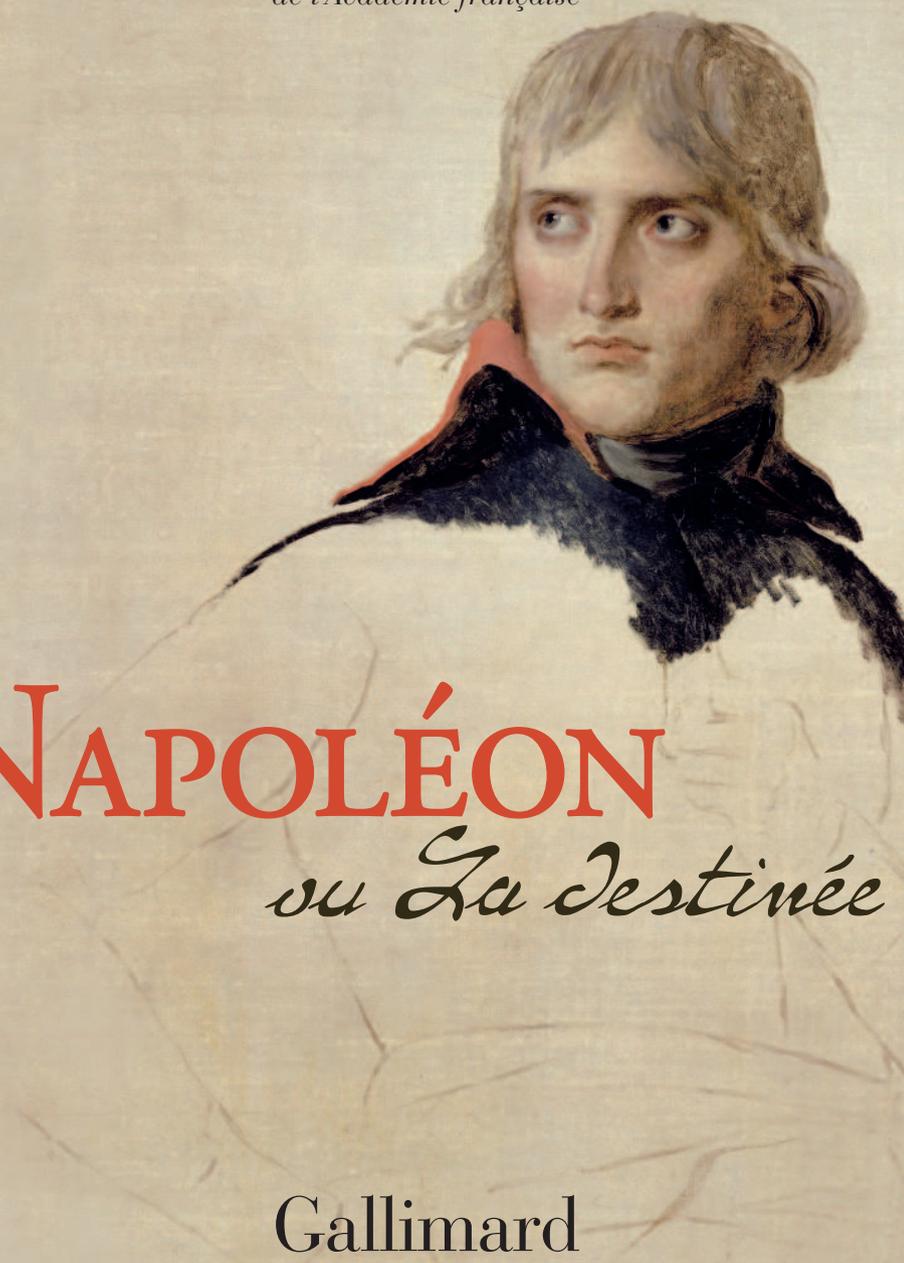


Jean-Marie Rouart

de l'Académie française

A classical oil painting of Napoleon Bonaparte, shown from the chest up. He has light brown, wavy hair and is looking slightly to the right with a serious expression. He is wearing a dark blue or black high-collared coat with a white fur or ermine lining. The background is a plain, light-colored wall.

NAPOLÉON
ou La destinée

Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE GOÛT DU MALHEUR, *roman* (« Folio », n° 2734).
MORNY, UN VOLUPTUEUX AU POUVOIR, *essai* (« Folio », n° 2952).
BERNIS, LE CARDINAL DES PLAISIRS, *essai* (« Folio », n° 3411).
UNE JEUNESSE À L'OMBRE DE LA LUMIÈRE, *roman* (« Folio », n° 3768).
UNE FAMILLE DANS L'IMPRESSIONNISME, coll. « Livres d'art ».
NOUS NE SAVONS PAS AIMER, *roman* (« Folio », n° 4009).
LE SCANDALE, *roman* (« Folio », n° 4589).
LA GUERRE AMOUREUSE, *roman* (« Folio », n° 5409).

Aux Éditions Grasset

- LA FUITE EN POLOGNE, *roman*.
LA BLESSURE DE GEORGES ASLO, *roman*.
LES FEUX DU POUVOIR, *roman*, Prix Interallié.
LE MYTHOMANE, *roman*.
AVANT-GUERRE, *roman*, Prix Renaudot.
ILS ONT CHOISI LA NUIT, *essai*.
LE CAVALIER BLESSÉ, *roman*.
LA FEMME DE PROIE, *roman*.
LE VOLEUR DE JEUNESSE, *roman*.
L'INVENTION DE L'AMOUR, *roman*.
LA NOBLESSE DES VAINCUS, *essai*.
ADIEU À LA FRANCE QUI S'EN VA, *essai*.
MES FAUVES, *essai*.
CETTE OPPOSITION QUI S'APPELLE LA VIE, *essai*.

Chez d'autres éditeurs

- OMAR, LA CONSTRUCTION D'UN COUPABLE, *essai*, Éditions de Fallois.
LIBERTIN ET CHRÉTIEN, Desclée de Brouwer.
GORKI, L'EXILÉ DE CAPRI, *théâtre*, L'Avant-Scène.

NAPOLÉON OU LA DESTINÉE

JEAN-MARIE ROUART

de l'Académie française

NAPOLÉON

OU

LA DESTINÉE

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 35.*

Quel roman que ma vie!

N.

POURQUOI ?

Longtemps, j'ai eu sur mon bureau un encrier surmonté d'une petite statue de Napoléon, un méchant bronze d'un émule de Barbedienne comme on en a fabriqué beaucoup sous la monarchie de Juillet. L'encrier était vide. J'imaginai l'ardeur que la contemplation d'un tel objet avait dû inspirer à son ancien possesseur. L'Empereur, figé dans sa tenue de petit caporal, la main glissée dans son gilet, avait je ne sais quoi de stimulant. Il semblait insuffler du courage à des bataillons invisibles. Je laissais errer mes pensées vers ce phénomène d'énergie vitale. Surtout dans les moments de désolation, d'à quoi bon qui assombrissaient mon existence ; ne sont-ils pas le lot de ces bizarres animaux à plume qui ont la manie d'écrire et de rêver leur vie ? À mon tour j'attendais de lui un coup de cravache au style, l'éperon qui donne de l'impétuosité au travail. Je ne parvenais qu'à me mettre l'imagination en feu.

Ce qui m'a toujours fasciné chez Napoléon, ce ne sont pas tant ses hauts faits qui flattent l'orgueil national, le conquérant tous azimuts, le général aurolé par les flonflons de ses victoires, que l'homme, si souvent au bord du gouffre. Ses échecs me parlent beaucoup plus que ses

succès. Pas uniquement les désastres, grandioses, à sa mesure, qui sonnent comme les trompettes de l'Apocalypse, mais les échecs secrets qui ont ponctué sa vie. Ils me semblent beaucoup plus instructifs que ses succès. Sous la surface dorée de la gloire, comme d'une mer souterraine, jaillissent çà et là des crises de désespoir. L'histoire a tendance à les dissimuler, comme des faiblesses indignes d'un chef. Ainsi sa tentation du suicide : à vingt-cinq ans, à Paris, il voulait se jeter sous la première voiture qui se présenterait ; en Italie, il appelait la mort pour échapper aux souffrances que lui causait l'infidélité de Joséphine ; à Fontainebleau, lors de sa première abdication, il a absorbé le poison que lui avait préparé son médecin Yvan. Suicide manqué mais qui montre, dans ce caractère invincible, une faille noire.

Paradoxalement ces désastres ont toujours possédé pour moi une vertu revigorante. Ils montrent qu'aucun combat n'est jamais tout à fait perdu. J'ai pris l'habitude de m'y réchauffer comme l'Empereur lui-même trouvait un réconfort au soir d'une bataille incertaine devant un feu de bivouac, à partager le pain de ses grognards. Cette part irrémédiable d'échec au cœur des plus éclatants succès, elle m'a poursuivi. C'est la question qui recoupe le mystère sur lequel je n'ai pas cessé de m'interroger : la destinée.

Napoléon éclaire cette énigme mieux que quiconque. D'abord parce que lui-même avait le sentiment d'être un élu du destin. Il croyait à son étoile. Il en parlait comme de la chose la plus naturelle du monde. D'où, souvent, son courage, le sentiment de son invincibilité. Ses compagnons s'étonnaient de son goût immodéré pour les phénomènes surnaturels. Superstition de Corse ou d'Italien, il croyait aux signes, aux présages, aux prédictions.

Cet attrait pour l'irrationnel est ce qui me frappe le plus chez cet esprit positif, sorte de polytechnicien littéraire. Il a noué un dialogue permanent avec l'invisible.

Ce mysticisme l'a protégé de l'athéisme qui touchait ses contemporains. La religion trouvait chez lui bon accueil. Les athées l'agaçaient car ils détruisaient pour lui cette idée rassurante que le destin l'avait créé pour éclairer le monde et rester dans l'histoire de l'humanité une figure aussi illustre que celles d'Alexandre ou de César.

Henri Heine, le grand poète allemand, a provoqué un scandale en le comparant à Jésus. Si on fait la part du blasphème, on s'aperçoit que la vie des deux hommes — à considérer de Jésus seulement sa part humaine — possède un point où ils se rejoignent : l'un et l'autre nous livrent un message d'espérance. Certes d'une nature différente : on ne prie pas Napoléon comme on prie Jésus. Mais ce serait une erreur d'ignorer que l'exemple de Napoléon a sauvé bien des adolescents du désespoir. Ils ont chéri ce grand frère qui leur montrait un Himalaya auquel il était possible d'accéder. Jésus montre le ciel; Napoléon la terre, l'horizon, l'infini qui, lui aussi, touche au ciel.

Je me suis beaucoup interrogé sur cette inusable passion que je porte à Napoléon. Elle met au jour mes contradictions : on ne peut pas dire qu'il fut un modèle de démocrate, qu'il se soit beaucoup embarrassé de morale et, paradoxe des paradoxes, j'ai la guerre en horreur. Mais la morale est certainement l'angle le plus inadapté pour l'aborder. Pas plus qu'elle ne permet de comprendre Wagner ou Verlaine, Alexandre ou César. Il faut le juger en artiste de la politique : les buts qu'il vise sont incommensurables. Le comparer à Louis-Philippe ou à Pompidou est le plus sûr moyen de se fourvoyer.

D'où vient cette sorte de fétichisme qui m'émeut devant les lieux où errent encore les souvenirs de sa présence ? Est-ce de mon enfance, que j'ai vécue au milieu des meubles à sphinges, héritage d'un ancêtre ébéniste qui, lui aussi, à sa manière, avait servi l'Empire ou de ce qu'un autre aïeul fut transformé en glaçon à la Bérézina ? Ce genre de souvenir est bien banal dans les familles.

Je n'ai pas de prédisposition particulière à l'idolâtrie mais pourquoi ne pas l'avouer, j'ai un pincement au cœur devant les lieux qu'il semble hanter. Ainsi l'été quand, de la maison que j'habite au cap Corse, je vois l'île d'Elbe sortir de la brume de chaleur. J'éprouve cette même émotion à Paris quand mes pas me portent vers les Invalides. La foule qui s'y presse saisit-elle le sens de ce bizarre pèlerinage ? Sans doute pas plus que moi. Car on n'approche pas ce qui touche à Napoléon avec son intelligence et sa raison. Le culte qu'on lui voue a des origines obscures.

J'ai beau m'interroger, je ne trouve pas d'explication satisfaisante. Pourquoi ai-je à mon tour contracté la religion de tous ceux qui à travers le monde, le temps et l'espace, continuent de communier dans la vénération d'un personnage qu'on semble sanctifier alors qu'il ne propose aucun message spirituel, sinon celui d'avoir hissé l'homme à une dimension si exceptionnelle qu'elle suggère l'intervention de la providence ?

L'unique raison claire que je trouve, la seule pour laquelle j'ai passé avec lui tant d'heures fiévreuses, tant d'années dans l'enthousiasme en écrivant ce récit de sa vie, c'est la détestation de la médiocrité, l'attrait pour ce qui élève : l'amour inconsolé de la grandeur.

PREMIÈRE PARTIE

La jeunesse d'un chef

Nous naissons, nous vivons,
nous mourons au milieu du
merveilleux.

N.

I

15 septembre 1786

C'est d'abord un parfum que hume Napoléon à son retour en Corse ; un parfum ensorcelant, sauvage comme une haleine brûlante aux arômes de miel et d'épices. Il a dix-sept ans. Que de fois il en a éprouvé la nostalgie pendant ces sept années d'exil au pays du froid et des brumes ! C'est aussi une vue, l'une des plus belles du monde, qui s'étend devant lui. Son regard parcourt les vignes en espalier, le moutonnement des champs d'oliviers aux reflets métalliques, la masse sombre des bois de châtaigniers, des bosquets de chênes-lièges qui font une tache verte sur la terre rouge. Il plonge par-delà les maisons blanches d'Ajaccio jusqu'aux îles Sanguinaires et, au-delà, à main droite, dans le lointain, vers la baie de Sagone et les rochers escarpés de Cargèse. Au second plan, la mer d'un bleu céruléen. Ce paysage est à lui seul un théâtre car il se modifie à chaque heure du jour : presque doux à l'aube, âpre pendant le jour, dramatique quand l'incendie du soleil couchant enflamme les îles Sanguinaires. Il change selon les variations du climat : tantôt la mer se fonce comme un saphir, tantôt elle devient grise, tantôt presque verte. Les vents s'en donnent à cœur joie. Ils balaient la

côte déchiquetée, faisant descendre du Monte Rotondo l'air glacé des neiges éternelles qui rafraîchit les odeurs profondes du maquis.

Cette odeur, celle de la Corse, elle le grise. Elle le rend fou. Comment définir ces parfums musqués aux essences si diverses que la chaleur exalte? Dans cette touffeur, l'on distingue les exhalaisons poivrées du ciste, de la marjolaine, des lavandes, du romarin. Une symphonie de senteurs que dégage le maquis où règnent les castagnettes des criquets et des grillons qui forment un mur sonore. Avec la brise du soir, s'y mêlent de suaves relents de jasmins et de mandariniers coupés par des relents plus âcres qui émanent des bergeries; là, fermente le lait des chèvres et mûrissent lentement, sous les voûtes sombres, des fromages à la puanteur diabolique.

Devant la terrasse de la maison patriarcale des Milelli, vieille bâtisse imposante qui menace ruine, Napoléon se sent vraiment chez lui. Cette campagne lui plaît. Pour l'adolescent qu'il est, elle représente une idée de la liberté et de vastes perspectives où peut errer l'imagination. Enfant, il a joué dans un grenier semblable où sèchent les châtaignes. Il peut se livrer à des promenades sur les chemins pierreux tracés par les Génois. Il y chasse le lièvre et la perdrix. Il aime — et il aimera toujours — la vie simple, rustique, les mœurs ancestrales et le rythme paisible du monde pastoral.

Les Milelli, demeure imposante récemment restituée à la famille — après quelles démarches! —, font aussi office de ferme. On y cultive la vigne, les oliviers. Les paysans, tous les dimanches, viennent y faire cuire leur pain dans le four mis à leur disposition. Car ici, on ne vend rien, on n'achète rien. Tout y est échange. Les poules, les brebis, les vaches, le miel, le poisson sont troqués contre des objets de nécessité. On vit en autarcie. L'argent n'existe pas.

Les Milelli, c'est la liberté. Napoléon s'y livre aussi à des orgies de discussions exaltées avec un jeune avocat, Andrea Pozzo di Borgo, qui deviendra son ennemi irréductible. Le soir, devant un feu dans la cheminée, où grillent des châtaignes et des petites saucisses corses, les *figatelli*, ils brûlent l'un et l'autre de dévorer l'avenir.

L'ambiance est tout autre dans la maison familiale d'Ajaccio, rue Malerba, qui retentit de tous les bruits de la rue et des aigres querelles de voisinage. Pas un instant de répit pour Carlo, en perpétuelles négociations pour reconquérir le troisième et le quatrième étage de la casa Buonaparte. Les épisodes de cette reconquête de la maison familiale, avec leurs cortèges de récriminations et de disputes, ont été le fond sonore de l'enfance de Napoléon. Un climat de promiscuité et de surpopulation fait monter la tension avec les voisins ennemis, pas loin d'être considérés comme des spoliateurs : les décidément inévitables Pozzo di Borgo. Chaque nouvel escalier, chaque nouvelle chambre, chaque mètre carré doit être gagné de haute lutte par Carlo, ce père d'une famille nombreuse (il a huit enfants) à la fois chicaneur, intrigant, ambitieux, qui n'épargne rien pour parvenir à ses fins. Il est même capable de se montrer accommodant, voire flatteur, avec les puissants dont il a besoin, ce qui a le don d'exaspérer le jeune et fier Napoléon. La construction d'une magnifique terrasse sera l'apothéose de ce combat immobilier dont le but était pour le couple Carlo et Letizia d'accéder à une réputation de notables en accord avec cette reconnaissance du titre de noblesse qu'ils ont eu tant de mal à obtenir.

Est-ce dans cette lente réappropriation, pièce par pièce, de la maison familiale que Napoléon puisera plus tard son esprit de conquête ? Du moins, il a fait à cette occasion l'apprentissage de la ténacité. Et il en tire, avec

d'autres épisodes de sa jeunesse, l'horreur de l'humiliation.

Au comble de cette querelle de logement avec les Pozzo di Borgo, à laquelle se mêlent voisins, avocats, parents dans un concert de vociférations et d'imprécations, un geste fatal a eu lieu. Mme Pozzo di Borgo, de la fenêtre de son troisième étage, a versé le contenu d'un pot de chambre sur la tête de Letizia Bonaparte au moment où celle-ci, toute parée, sortait de chez elle pour aller à la messe dans la cathédrale des lazaristes. On n'ose imaginer la fureur vengeresse de Letizia. Toute la rue Malerba a dû vibrer de sa colère et de ses jurons d'exécration. Elle intenta un procès en réparation du préjudice et obtint, par voie de justice, le remboursement de la robe souillée. Mais ce dont on ne put la dédommager, ce fut de l'humiliation. Et de tous ses intérêts multipliés par la haine.

Letizia, c'est l'homme fort de la famille. « Une tête d'homme sur un corps de femme. » Elle est non seulement très belle, mais très intelligente. Elle possède un inébranlable bon sens et une intuition de sorcière. Cette intuition qui lui a fait deviner très tôt chez son petit Nabulio des dispositions particulières : l'ascendant qu'il exerce sur ses camarades de jeu lui paraît la marque de cet « esprit de principauté », comme elle l'appelle, qui distingue de manière précoce les meneurs d'hommes. Elle-même mène par le bout du nez son agité de mari, plus remuant qu'efficace, plus beau parleur que faiseur, qui fait le siège des bureaux comme son fils fera plus tard celui des places fortes, avec autant de succès.

Souvent humilié, jamais résigné, Carlo repart à l'attaque, inlassablement, pour forcer la porte des bureaux, faire avancer une requête, réchauffer l'examen d'un placet. Après avoir obtenu la reconnaissance de ses lettres

de noblesse, il multiplie les demandes. Il veut récupérer la ferme des Milelli, puis l'étang des Salines pour lesquels il dit qu'un droit de fermage a été accordé à ses ancêtres. Il veut assécher ce dernier pour y planter des mûriers. Cette opération qui, sans le ruiner, endommagera une fortune déjà quelque peu branlante, montre chez lui un désir de moderniser l'agriculture en Corse. Son combat, perdu d'avance contre les chèvres en liberté qui dévastent les bois et les campagnes, lui vaut la réprobation des bergers, confits dans le respect des traditions, qui ne comprennent pas qu'on remette en cause un usage, fût-il néfaste et même suicidaire. Adeptes des physiocrates, c'est un esprit avancé, un ami des Lumières. D'où son initiation à la franc-maçonnerie qui lui ouvrira les portes qu'il n'a pu déverrouiller par sa prestance, son bagout et son charme.

On va beaucoup critiquer la gestion de son patrimoine et la légèreté de son caractère — sans doute injustement. Tout comme on ironisera sur ses palinodies : il a en effet d'abord adhéré aux idées de Pascal Paoli avec lequel il s'est battu les armes à la main contre les Génois et les Français, puis, abjurant cet indépendantisme pur et dur, il s'est rallié à une farouche défense du parti français. « Buona Parte a choisi le bon parti. » À sa décharge, disons qu'il avait une nombreuse famille à nourrir et qu'il était bien difficile de s'y retrouver dans les broussailles des intrigues politiques corses, aussi inextricables et épineuses que le maquis. De toute façon, il n'est jamais facile d'être le père d'un génie tel que Napoléon. La gloire du fils a trop accentué les ombres d'un père méritant et courageux dans sa lutte pour forcer l'adversité.

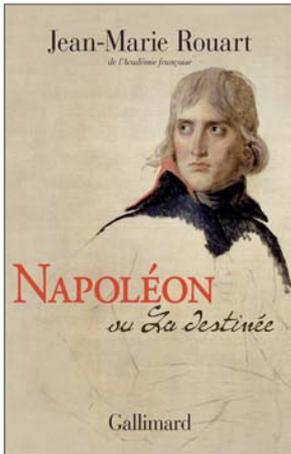
C'est au cours de ses harassantes démarches que Carlo va rencontrer le nouvel homme fort de cette île récemment acquise par la France. Avec le général marquis de

Marbeuf nommé gouverneur de la Corse, il a frappé à la bonne porte. Celui-ci va devenir le bienfaiteur de la famille. Cet homme petit aux yeux verts mêlés de gris, charmeur, malin, remarquable organisateur, est un excellent stratège politique — ses adversaires qui voudront le torpiller se casseront les dents. Il se montre impitoyable dans la vengeance, notamment avec Narbonne-Pelet lorsque celui-ci tente de l'évincer. Il aime ce pays dont on lui a confié la charge et avec lequel il trouve peut-être, si bizarre que cela puisse paraître, des points communs avec sa province d'origine, la Bretagne. Des pays de terres arides et de fortes têtes, aux landes sauvages enchantées par les légendes, que Paris aura toujours du mal à intégrer dans le moule commun. Pour ne pas trop s'encombrer de bagages, il a laissé son épouse moisir dans un de ses châteaux du bocage. Et il a très vite pris des maîtresses, certaines en titre comme Mme de Varèse et d'autres d'occasion, car ce vert galant a beau ne plus être de la première jeunesse, il a la passion des femmes. Et il semble que celles-ci ne se soient pas montrées trop cruelles.

Que le rusé Carlo Buonaparte ait jugé que Letizia, sa ravissante et jeune épouse, pouvait être un argument propre à déclencher les bienfaits de cet homme providentiel, porté sur le beau sexe, cela est probable. Même si la relation entre les deux hommes, également francs-maçons — ce qui rapproche —, s'est très vite établie sur le registre des intérêts bien compris. Si Carlo à un ardent besoin de Marbeuf pour satisfaire sa boulimie d'avantages, de subsides, de rentes, le marquis doit lui aussi se ménager des hommes influents pour mener à bien sa politique d'intégration. La famille Buonaparte, la première à se rallier, arrachée de plus au parti de Paoli, a de l'influence. Elle pourra servir d'exemple des nom-

Jean-Marie Rouart

Écrivain, auteur de nombreux romans, Jean-Marie Rouart a reçu de grands prix littéraires comme l'Interallié, le Renaudot et le prix Prince Pierre de Monaco pour l'ensemble de son œuvre. Élu à l'Académie française en 1997, au fauteuil de l'historien Georges Duby, il a notamment publié, aux Éditions Gallimard, *Une jeunesse à l'ombre de la lumière*, *Nous ne savons pas aimer*, *Le scandale* et *La guerre amoureuse*. Il est également l'auteur de deux biographies historiques qui ont connu un grand succès : *Morny, un voluptueux au pouvoir* et *Bernis le cardinal des plaisirs*.



Napoléon ou la Destinée Jean-Marie Rouart

Cette édition électronique du livre
Napoléon ou la Destinée de Jean-Marie Rouart
a été réalisée le 21 juin 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136940 - Numéro d'édition : 239969).

Code Sodis : N51970 - ISBN : 9782072465345
Numéro d'édition : 239971.